

Lola Manœuvre

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Le Onzième Doigt

La Tigresse

Au singe bleu

WALTER SERNER

Lola Manœuvre

ET AUTRES HISTOIRES CRIMINELLES

Traduit de l'allemand par
OLIVIER MANNONI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

Les histoires qui composent le présent volume sont extraites de deux recueils publiés pour la première fois aux éditions Steegemann à Hanovre : *Au singe bleu* en 1921 et *Le Onzième Doigt* en 1923. Ces recueils ont paru en français aux éditions Allia, respectivement en 1995 et 1998, traduits de l'allemand par Olivier Mannoni.

© Éditions Allia, Paris, 2016.

L'HEURE TRÈS ÉTRANGE DE KUHLE

QUAND il aperçut les jambes raides de la femme, il posa la main sur le cœur, protestant de ses bonnes intentions.

Elle vit son geste et s'approcha de lui, sans y être forcée.

Il la tira sur la chaise à côté de lui avec un naturel stupéfiant, lui commanda un apéritif, et au bout d'une demi-heure elle était couchée dans le lit de l'homme, situé à proximité, lit qu'elle quitta une autre demi-heure plus tard avec un déplaisir tellement dépourvu d'équivoque que Sasso ne lui donna pas un centime, mais un rendez-vous.

Au bout de deux journées de relations extrêmement directes, pauvres en mots et, pour cette raison même, très heureuses, Sasso, qui jugeait le moment venu, lui proposa soudain d'entamer une vie raisonnable, d'acheter un nouveau chapeau et un nouveau petit sac à main.

Marja se contenta de sourire : ça commençait toujours de la même manière.

Sasso dit, réjoui : "Pas mal. Tu es une héritière née."

Le sourire de Marja s'ouvrit de quelques degrés supplémentaires. Puis elle exprima simplement :

“Bon maintenant finissons-en avec cette histoire!”

Sasso, enthousiaste, embrassa sa petite oreille gauche...

Peu après, Sasso raconta à un antiquaire très fortuné, répondant au nom de Kuhle, dont il avait déjà souvent servi le désir romantique d'expériences rares, qu'il s'était trouvé confronté à un cas extrêmement singulier. Il avait fait la connaissance d'une jeune femme issue d'une famille simple, mais bonne; le comportement tout de même très provocateur de ladite, l'avait toutefois incité à proposer lors de leur premier tête-à-tête ce qu'on propose communément, ce sur quoi elle avait froidement réclamé cinquante francs d'avance. Seul le caractère exceptionnel de l'affaire l'avait incité à retourner avec elle à quelques reprises, sans obtenir plus, cependant, que l'indubitable constatation du fait qu'il s'agissait bel et bien d'une jeune fille de bonne famille qui avait de vifs besoins de formation, quelques expériences préalables et vraisemblablement sur la conscience une petite indélicatesse familiale qu'il fallait camoufler de cette manière plus tout à fait extraordinaire.

Kuhle manifesta sans ourlé la curiosité espérée par Sasso et désira être présenté aussi vite que possible à cette étrange Marja.

Pour faire disparaître les symptômes de méfiance qui apparaissaient toutefois depuis quelque temps déjà chez Kuhle, Sasso fit audacieusement échouer pas moins de deux rendez-vous déjà convenus, avec une patience remarquable et en utilisant des dépêches urbaines par lui-même confectionnées et affirmant que Marja avait été empêchée de sortir au dernier moment par son père sourcilleux.

Quand eut enfin lieu la présentation, la foi de Kuhle dans l'amitié et la complaisance de Sasso était devenue inébranlable; le terrain était donc prêt pour les manœuvres de Marja, suggérées de toutes pièces par Sasso.

Après que Sasso se fut éloigné, Kuhle flâna dans les rues avec Marja, questionna sans relâche et s'étonna de temps en temps, comme il était tout de même habitué, avec les femmes à débusquer des mensonges, du fait que tout ce que Marja lui répondait recoupât dans les moindres détails les informations de Sasso. Loin d'en nourrir une nouvelle méfiance, il y vit cependant une preuve éclatante de l'amour extraordinairement rare que Marja portait à la vérité. L'indélicatesse familiale était donc une réalité. Kuhle était profondément ému et sortit en prenant congé cent francs qu'il glissa pudiquement dans la

main de Marja, laquelle avait évoqué de son très propre chef, un peu plus tôt, la somme de soixante-cinq francs.

Le soir même, Sasso reçut de Marja un compte rendu précis de cette promenade, cinquante francs et le remerciement en nature.

Le lendemain, Marja, déjà en possession d'un nouveau chapeau et d'un nouveau sac à main, rencontra Kuhle comme convenu. Il la conduisit dans l'atelier qu'un photographe de ses amis, mais pour l'heure en voyage, lui avait confié, parla et parla encore, se comporta, bien qu'il fût marié et, grâce à Sasso, pas totalement dépourvu d'expérience, avec timidité et indécision, et finit par lui montrer un livre abondamment illustré sur Michel-Ange.

Marja jugea nécessaire d'intervenir. Tandis que Kuhle faisait la lecture et intercalait des explications de la nature la plus instructive qui fût, elle lui passa subitement ses bras autour du cou. Eh bien, ce jour-là, ils ne lurent pas plus avant.

Sasso ne fut même pas capable de rire quand cela lui fut rapporté. Il n'était pas particulièrement surpris.

Mais Marja craignait qu'il soit, dans ces conditions, impossible de placer de nouveaux besoins d'argent.

Sasso, aussitôt maître de la situation, la tranquillisa : “C’est maintenant, le moment, au contraire.”

Marja s’étonna un peu...

Mais quand elle revint, le lendemain, à la table occupée par Sasso au café, elle avait obtenu de Kuhle cent francs supplémentaires, sous le prétexte qu’il lui avait suggéré : elle voulait s’acheter des livres.

Par la suite, elle rapporta, conformément aux instructions, entre cinquante et cent francs pour son inscription comme auditrice libre surnuméraire de philosophie à l’Université, pour des faux frais au séminaire, pour toutes sortes de taxes, pour l’abonnement à un établissement privé de prêts de livres, pour le cours de sténographie, pour la conversation anglaise, pour les cours particuliers, pour l’abonnement à des revues spécialisées importantes, etc., etc., etc.

Bref, c’était pour Kuhle un cas vraiment très rare. Il s’y croyait déjà beaucoup et haïssait, avec toute la haine d’un homme en paix avec sa conscience, le père avare, dur et étriqué de Marja.

Et sa confiance était sans limite. Il croyait à l’amour fou que Marja jouait devant lui en se fiant aux conseils éprouvés de Sasso, croyait à la répulsion qu’elle disait éprouver contre

celui-ci, trop cynique, trop terre-à-terre, trop peu cultivé pour elle, croyait aux efforts inutiles de Sasso pour s'attirer la faveur de Marja (un thème qu'avait employé Sasso pour chatouiller le puissant orgueil de Khule), croyait et croyait encore, et devint même tellement idéaliste et magnanime que pour mettre un terme aux souffrances de Sasso, auquel il devait tout de même sa Marja, il tenta d'inciter spontanément celle-ci à coucher avec Sasso, juste pour une fois. Elle devait le faire pour l'amour de lui, expliqua-t-il. C'était son devoir de femme. Une obligation humaine.

Sasso n'en crut pas ses oreilles.

Marja, soucieuse, secoua sa petite tête :

“Ça prend une tournure inquiétante. Et puis, pour parler franchement, j'en ai vraiment assez de suivre tes leçons pendant deux heures tous les jours pour faire croire à ce vieil âne que je m'instruis. C'est déjà presque comme si j'étudiais pour de bon. Une honte ! Sans même parler du temps que je pourrais consacrer aux affaires.

– D'accord, Marja, ça a pris des dimensions inattendues. Il faut arrêter ça.” Sasso en avait par-dessus la tête de grappiller quelques pourcent avec ses cours de rattrapage.

Il s'assit et écrivit à Kuhle une lettre anonyme où il se dénonçait lui-même. De la manière la

plus effroyable. Il disait que lui, Sasso, faisait chanter Marja. Lançait des piques acérées contre la femme de Kuhle : elle le trompait avec lui, Sasso, et avec un commis de la poste, répondant au nom de Racine. Il attaquait violemment Marja, affirmant qu'elle était la maîtresse d'un professeur d'histoire à l'Université, et la sienne propre. Et d'autres choses aimables encore. La lettre faisait quatorze pages. Il n'y avait rien, dans le champ d'intérêts de Kuhle, sur quoi Sasso n'eût fait peser un soupçon impudent et raffiné.

Mais le résultat fut accablant. Quelques minutes après que Kuhle eut reçu cette lettre, il apparut à un horaire tout à fait inhabituel – neuf heures du matin – à la porte de Sasso, pour s'indigner, l'assurer de sa confiance de roc et le prier de l'aider à démasquer l'auteur de cette lettre.

Sasso avait ouvert en pyjama et laissa s'abattre sur lui, en silence, la porte ouverte, l'épouvantable déluge verbal de cet homme magnanime sauvagement titillé dans ses plus nobles sentiments.

Kuhle finit tout de même par s'étonner du calme de Sasso, qui frisait l'indifférence. Et tout d'un coup, il devint méfiant, sans bien savoir lui-même pour quelle raison.

À cet instant décisif, Marja, qui en avait à présent tout bonnement assez et suait, une

misère, sous l'édredon, jugea qu'il était temps de se montrer.

Mais voyez-vous, rien de ce qu'elle avait attendu n'arriva.

Kuhle marcha vers elle en souriant, la prit paternellement dans ses bras et lui chuchota, ému : "Je savais bien que tu en aurais la force. Je le savais bien... Quant à vous, Sasso, je vous demande pardon d'avoir été méfiant à votre égard... Mais oui, je viens d'éprouver de la méfiance..." À ces mots, passionnément ému, il déchira la lettre anonyme qu'il tenait dans ses mains tremblantes. "Oh, quelle heure très étrange ! Quelle heure édifiante !" Et il embrassa sans la moindre interruption la main de Marja, puis se mit à pleurer.

Sasso s'effondra sur une chaise, désespéré.

Marja se laissa retomber dans les oreillers, écoeürée.

Enfin, Kuhle fut pris de tact, salua de la manière la plus philanthropique qui fût et s'en alla, tête dressée...

Mais Sasso et Marja quittèrent Lyon par le rapide du soir, non sans avoir falsifié un chèque de Kuhle que Marja avait volé à tout hasard, en y inscrivant une forte somme afin d'ôter au dit toute possibilité de s'adonner désormais au goût de l'élévation humaine.